

# L'OBSERVATEUR.

JOURNAL CRITIQUE.

J'observe tout ; j'appuie le bon ; je combats le mauvais et je dis, en riant, à chacun la vérité.

VOL. I.

QUEBEC, VENDREDI 7 JANVIER, 1859.

No. 38.

Nous prévenons nos abonnés et le public, que M. JOSEPH LAROCHE est autorisé à recevoir les sommes dues à cet établissement et d'en donner quittance.

Nos abonnés qui ne recevraient pas l'*Observateur* sont priés de nous avvertir.

On a besoin pour ce journal d'agents actifs à la campagne.

PRIME. — Ceux qui nous obtiendront cinq abonnés payant d'avance, recevront gratis, l'*Observateur* pendant un an.

## J. P. RHEAUME ET LE DOCTEUR ROUSSEAU.

Nos lecteurs se rappellent que le conseiller Rhéaume a fait dernièrement en Corporation un discours *chaleureux* contre ceux qui osaient dire que L'ANGE VAIN et toute sa clique ne commençaient point le chemin de fer du Nord en bâtant les quais du Palais ! Selon J. P. Rhéaume, la Corporation de Québec devait choisir un comité qui devait acheter conjointement avec les directeurs de la Compagnie du chemin de fer du Nord, les terrains nécessaires pour prolonger les quais jusqu'à la rue Saint-Jérôme.

On était alors à la veille de l'élection de la mairie, et nous déclarâmes que J. P. Rhéaume n'était que l'instrument de L'ANGE VAIN ; et qu'une fois, l'élection de la mairie terminée, les quais du Palais ne seraient point continués. Nous sommes-nous trompés ? Que les dupes et les victimes de L'ANGE VAIN répondent.

Ne pouvant plus cacher les infamies politiques de L'ANGE VAIN, J. P. Rhéaume et le docteur Rousseau ont osé, hier, dire aux citoyens de Saint-Roch, qu'il fallait le chemin de fer du Nord, quand il est reconnu que les ennemis les plus dangereux de ce chemin sont ceux qui comme Rhéaume et Rousseau supportent un être aussi vil en politique que L'ANGE VAIN ! Ah ! soyez tranquilles J. P. Rhéaume et docteur Rousseau, le peuple vous connaît depuis longtemps. Vous êtes jugés ; il ne vous reste plus qu'à recevoir ce que vous méritez : le mépris de vos concitoyens que vous avez constamment trahis.

J. P. Rhéaume a déclaré aussi avoir invité messieurs P. G. Huot, le docteur Tourangeau et autres à s'unir à lui pour convoquer une assemblée et qu'il était surpris de ne point les y voir !

J. P. Rhéaume, le docteur Rousseau et les messieurs Huot et Tourangeau

assez peu respectables pour s'unir à des traitres !

## UN ASSASSIN AU THÉÂTRE.

Peu s'en est fallu que la *Salle Musicale* ne fût, mardi soir, le théâtre d'un assassinat.

Un monsieur et deux dames placés près de Porchebe, étaient, depuis, environ, un quart d'heure le point de mire de quatre individus qui, non contents de les regarder de la manière la plus grossière, se permettaient de les montrer du doigt, de rire d'eux et de tenir sur leur compte mille propos qui ne pouvaient s'entendre que de la bouche de la plus vicieuse d'elles. L'une des dames s'étant, par hasard, aperçu du manège de ces vauriens, en informa sa compagne et le monsieur. Se voyant remarqués, les quatre polissons firent mine de cesser leurs impatiences. Néanmoins, ayant recoté, par un œil, un mal vu qui est encore *sous caution* pour avoir assailli un paisible citoyen, et se rappelant que le même mal vu avait déclaré à plusieurs personnes, avoir juré de le tuer à la première occasion favorable, le monsieur se tint sur ses gardes. Ce ne fut pas en vain. Le monsieur et les deux dames placés comme nous l'avons, déjà, dit, sur le devant du théâtre, ne purent arriver à la porte que quand presque tous les spectateurs eurent quitté la salle. De sorte qu'ils se trouverent seuls pour sortir du théâtre. Nous nous trompons, sur le bord de Pescarier, se tenaient les quatre garnements dont P. n. Bouchard, marchand de la Haute-Ville, vint regard d'un air insultant l'une des deux dames ; tandis que l'autre un nommé Petrus Gauvreau le même que nous avons fait placer sous caution, il y a quelque temps, disait à ses complices : " Il n'y a pas moyen de moyonner, on l'poignera une autre fois !

Et le misérable désignait le monsieur à ses trois complices dont deux nous sont inconnus.

Le monsieur avait été averti de ce méfier de ces vauriens ; mais il ne croyait pas sa vie en danger. Mardi soir, il a jugé à qui il avait affaire. Des lâches qui, au théâtre, sont capables d'insulter des femmes, peuvent assassiner un homme qu'ils rencontrent seul dans la rue ; et sans les deux dames dont la présence les inquiétait, les quatre *chourineurs* assassinaient le monsieur ! Cela peut se prouver.

Maintenant nous livrons sans commentaires ces faits à la méditation de tous ceux qui ont un grain de bon sens et d'honneur,

et nous leur demandons si l'être qui se permet d'outrager ainsi la liberté des citoyens, n'est pas attaqué d'hydrophobie ou de maladie mentale. S'il n'a sa raison, il faut qu'il soit encore à demi sauvage. Dans ce cas, on doit le mettre en lieu sûr. Le cas est grave ; car son père le fameux Pierre Gauvreau, qui a certifié tous les comptes frauduleux de Baby et compagnie, incite son cher et digne fils à dévaler, par un meurtre, de notre personne le paria maudit qui a pillé nos Conserves ! Car, c'est nous qu'il cherche à poignarder, parce que seul, pour ainsi dire, nous osons tenir tête aux voleurs publics ; à ceux qui roulent carrosse au moyen de la corruption et de la fraude ! C'est notre mère, c'est notre épouse que la canaille aux gages d'un pouvoir qui rampe dans la boue a insulté mardi dernier ! Et quand un homme se voit insulté, vilipendé par quelques misérables que la Justice punit, cet homme n'aurait point le droit de se défendre ! Il n'en sera pas ainsi. Nous n'avons jamais attaqué personne dans sa vie privée parce qu'il n'y a que ceux qui sont vils, dont l'honneur est perdu, qui accusent les autres d'être vils et sans honneur ; mais nous avons stigmatisé et nous stigmatiserons toujours ceux qui, en politique, ne valent point la boue, qu'ils l'ont. Jamais sur ce point, le concours de nos amis ne nous a fait défaut, et nous espérons, qu'aujourd'hui plus que jamais, ils nous prêteront main forte. Ce n'est pas une affaire d'individu à individu ; c'est une affaire de parti ! Ce ne sont point ces quatre assassins qui nous inquiètent — il est facile de leur apprenre à vivre — mais ce sont ceux dont ils sont des vils instruments qu'il faut mettre à la raison. On a voulu nous poignarder, parce que nous défendons les droits du peuple ; l'affaire a été manquée ; demain une autre victime dévouée tombera peut-être plus sûrement ; sous les coups de quelque soldat aux gages du parti *Libéral-Conservateur*. Il est temps que ces jeux finissent. Dans la circonstance actuelle, la cause d'un des moindres citoyens devient celle de tous ceux qui ne provoquent jamais la violence mais qui savent y tenir tête. Notre cause est devenue celle de nos amis, celle du peuple, et fort de leur appui, nous continuerons à déjouer les infâmes manœuvres des *Libéraux-Conservateurs* !

## THÉÂTRE.

La soirée dramatique de mardi dernier a été un beau succès. A part quelques o-